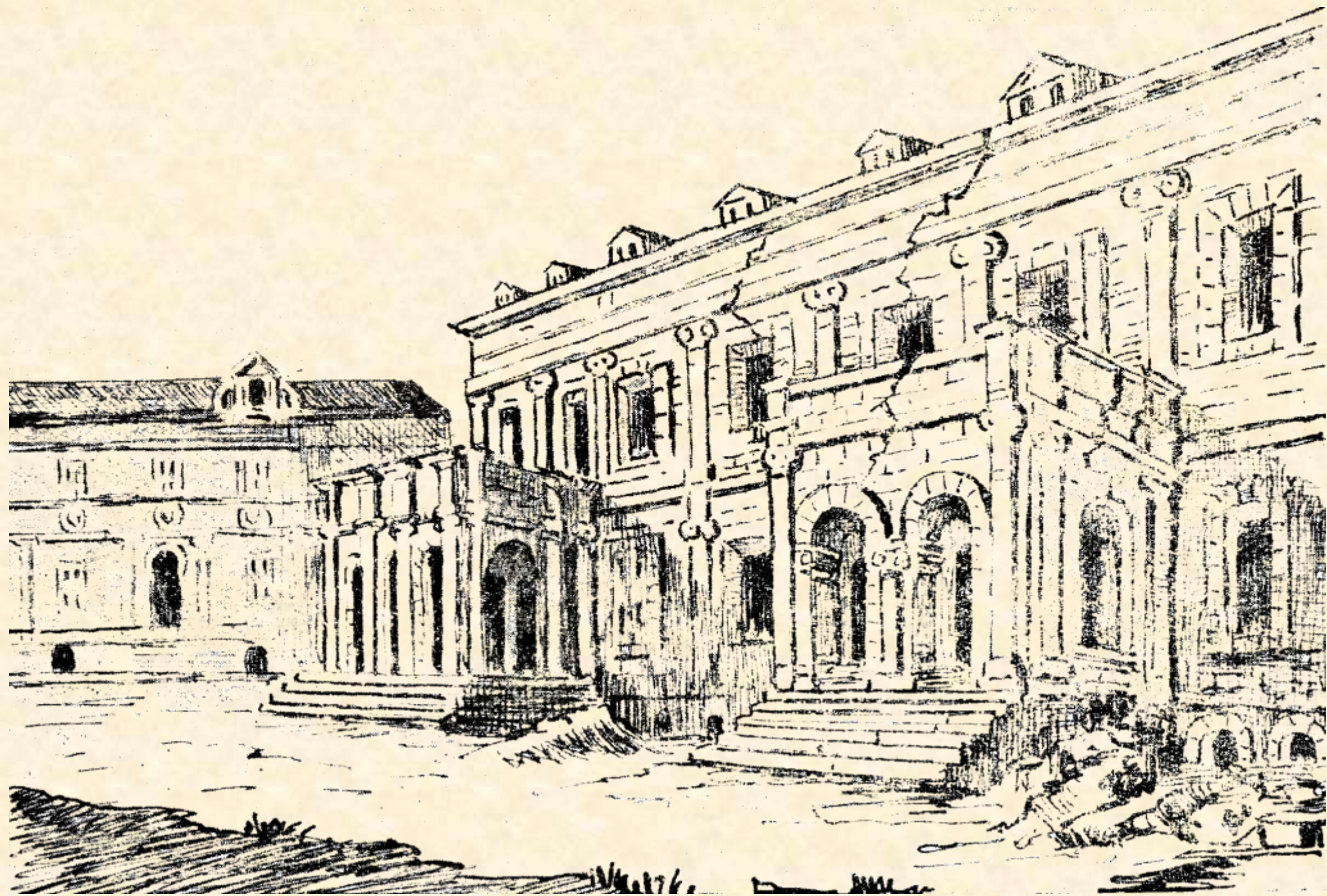


Ce soir,
La Cinéscénie
de Vendée.

Par Claude de Puystory





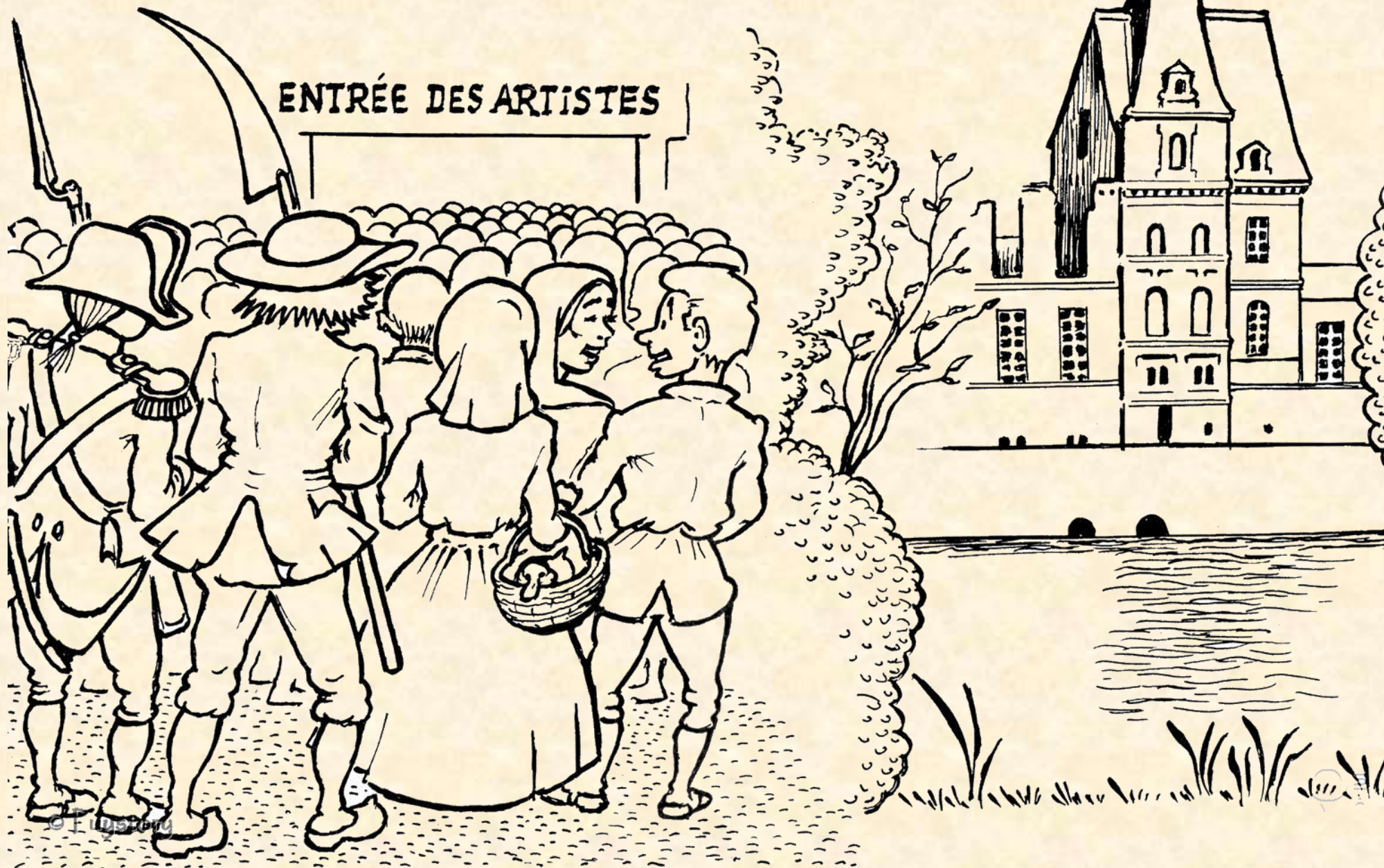
Dans ce petit recueil, je vous propose de revivre la grande histoire de la Cinéscénie.

De "Ce Soir la Vendée" vers le spectacle mondial que nous connaissons aujourd'hui qu'est la Cinésénie, partons ensemble sur les 42 ans de textes et illustrations.

Aux Puyfolais d'hier et d'aujourd'hui.



ENTRÉE DES ARTISTES







Ce Soir la Vendée.



Ce soir, la Vendée a élu, pour raconter sa longue histoire, un irrécusable témoin :

Le Puy du Fou.

Cet étrange château enveloppe par la nuit, né de choix très anciens devenus des raisons mortes, mais qui a su garder, au creux de ses murailles, le souvenir jaloux du passé.

Abandonnez-vous donc à la plainte de ses ruines douloureuses qui nous redisent à peine ce que fut cette demeure avant la renaissance et qui, pourtant, portent la trace des artisans qui l'ont élevée et des soldats qui l'ont assaillie.

Et puis, laissez-vous bercer par l'étang qui somnole et fredonne sa chanson d'eau, suivez l'ombre des arbres dont le péché des hommes a trop souvent trahi la paix.



Écoutez le silence des chemins creux qui se recueillent pour vous faire confidence de ce qu'ils ont entendu.

Regardez ces bocages mystérieux, retraits impénétrables qui savent de folles amours discrètes et d'odieuses tueries.

Alors vous distinguerez des voix, celle de Catherine du Puy du Fou, lointaine et mélodieuse, celle de Charette, altière, celle de Clemenceau, puissante, celle de De Lattre, charmeuse.

Et toutes ces pierres mutilées par le temps sortiront de leur nuit, reprendront vie pour un instant, les loggias vous diront leurs intrigues, le bassin confiera son mystère.

Et sous les feux des projecteurs, l'histoire de la Vendée vous remontera au cœur, féérique et grandiose.

Les Veillées du Puy du Fou.

Je n'ai jamais reçu de nom.

Ils m'appellent le vieux galopin.

Je ne me suis jamais perdu.

Ils m'appellent, le vieux cherche pain.

Je couche dans les barges des granges.

Ou sur les berges des fossés.



Je traîne mes souvenirs avec mon baluchon humide.

Et je colporte les nouvelles de métairie en métairie.

Jamais je ne suis attendu.

Mais jamais ils ne sont surpris.

Et je porte avec moi l'histoire, à tous les enfants du pays.

Dès qu'une lumière me fait signe, la nuit arrête mon chemin.

Pour une soupe et pour la veillée la porte s'ouvre à l'amitié.

Ils me reconnaissent toujours, et ma place est toujours la même.



"Je suis la mémoire du soir".







Debout près de la cheminée, j'ouvre les mains, je prends une petite poignée de feu qui me dégourdit la mémoire.

Je suis le marchand de quenouilles qui file le temps, et se promène pour vendre ses poupées de lin dans le pays du Puy du Fou.

Et je passe ma vie à filer mon chemin de village en village, vers un autre foyer.

Ecoutant les sentiers qui ne retiennent plus leurs vieilles confidences.

Ecoutant la pénombre qui gagne les buissons.

Les vieux chênes têtards creusant dans leurs souvenirs.

Je marche avec les siècles, de famille en famille, vers d'autres fuseaux.

Et je marche toujours, dans mes sabots trop lourds.

Mon très vieil almanach et mes poupées de lin me tiennent compagnie, me soutiennent l'humeur.

Ce soir, je veux aller jusque chez Maupillier auprès du vieux château qui s'élance là-bas.

Je chanterai la chanson de tous les Maupillier sur cette terre de géants, et de genêts en fleurs.



Le Marchand de Quenouilles.

Les Veillées du Puy du Fou commencent toujours par un long silence.

On m'assoit sur le banc du foyer.

On attend que je parle.

Alors, en fouillant dans mon sac à nouvelles, je tourne le regard.

À toi la mère, mes dernières poupées pour finir ton ouvrage.

Et les dernières rumeurs du bourg qui courent sur le pays.

À toi, le grand-père, la chronique des battages, quelques secrets de garde champêtre, et le vin, tout juste tiré.

À toi, le petit Jacques, des histoires d'hommes.

Des ruines qui habitent des songes de lumière.

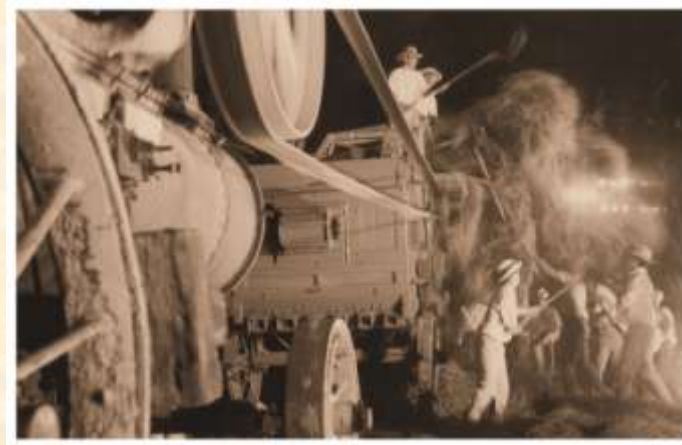
La parole des anciens accrochée à quelques médaillons jaunis.

Des petits qui grandissent et qui baissent la tête sous la croix de chaux vive.

Et les pas répétés qui creusent le seuil du logis.

Le signe de la femme qui tend le pain, le pain blanc, le pain noir.

La fête et puis la mort, le même prénom gravé au couteau sur la table de famille.



Pourquoi, toujours le même prénom ?

Jacques, Jacques le grand-père,

Jacques le conscrit.

Toi, le petit Jacques.

Chacun fait son temps.

Ceux qui reviennent.

Ceux qui s'en vont.

On regarde le temps qu'il fait, on ne voit pas le temps passer.



Chacun prend sa peine derrière sa charrue, dans la même lignée.

De la veille au matin, les mêmes amours de borderie depuis le Moyen Âge.

Les mains qui se rejoignent.

Et le doigt de la mère qui vient refermer les mêmes lèvres.

C'est la grande coulée des siècles, avec un seul Jacques, devant l'histoire, pour tous les Maupillier.



Toi qui fais la relève des fuseaux de l'hiver, sais-tu, vieux galopin des routes, si le premier des Maupillier croisait déjà dans ses virées des gens de ton espèce, des marchands de quenouilles ?



Oui, je suis la relève des vagabonds et des conteurs.

Ils cheminent avec moi vers l'ancien château fort du Puy du Fou.

Coueurs de barges ou troubadours, ils flânent dans les détours des bois et les revers des sentiers parmi les défricheurs et les écuyers.

Écoutez !



Le Prélude





*Quand parfois des ombres de frayeurs montent le long
des hêtres, à la lueur de leurs falots, ils courent à la
forteresse offrir leurs historiètes pour gagner le refuge.*

*Je suis le vieux pèlerin de Saint Rognou, mon bâton de
pénitence ouvre mon chemin de prière et me conduit à la
Grainetière.*



Je viens ici comme chaque année pour la fête du 1^{er} mai.



Tant d'Histoire.

Je vous suis sans doute inconnue, quand j'habitais ici jadis, (c'était il y a 400 ans) on me nommait Catherine du Puy du Fou.

Les lieux ont bien change depuis.

Mais je reviens souvent le soir faire cette promenade.

J'aime bien regarder mon château de ce côté.

La chaleur de ses briques me rappelle mes songes italiens.

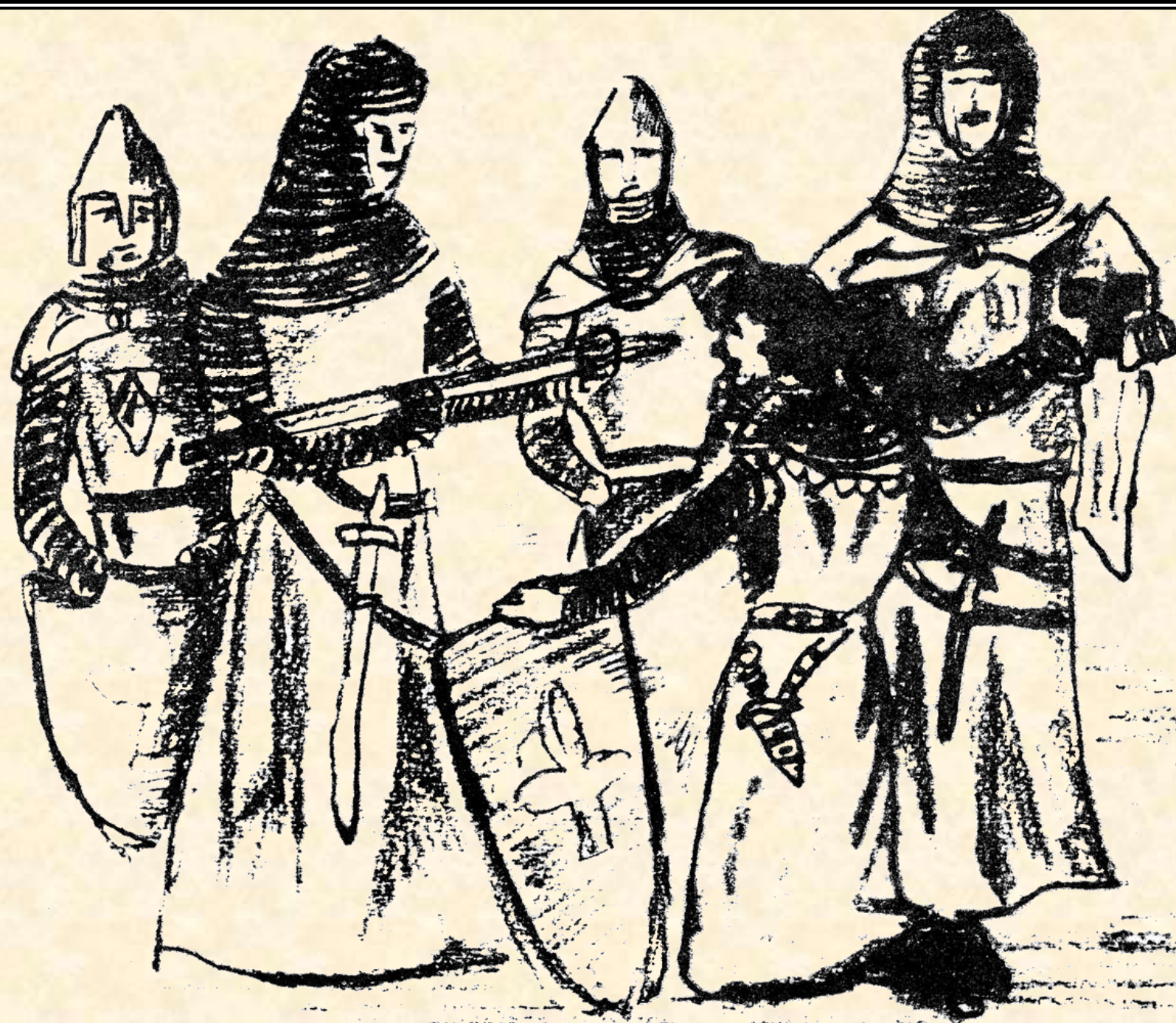
Et quand le soleil s'est couché, soudain j'entends le pas des chevaux qui traversent le temps, descendant et remontant le cours des âges.

Écoutez ...

Eux aussi, ils ont perdu leur siècle.

Leur course dans la nuit m'invite à la confusion des époques et désaccorde ma mémoire en peuplant ma demeure de toutes ces ombres impalpables qui, jour après jour et se succédant dans l'histoire, ont vécu dans ce pays du Bas-Poitou, que, je crois, vous appelez :

"La Vendée".



Jacques L'EPOURAIL.



Je suis Jacques L'Epourail, je garde les champs contre les grolles (corbeaux).

Quand vient le mai de la quintaine, c'est moi qui dispose les mannequins figurant les traîtres et les païens.



Temps de la Seigneurie



Obscure, profonde, l'histoire du Puy du Fou échappe à la mémoire.

Sans doute a-t-elle commencé sur ces hauteurs, là où l'on pouvait épier et surprendre l'horizon hostile.

C'était dans le haut moyen-âge, en ces temps de frayeur moins avancés pour les arts de la paix que pour ceux de la guerre, sur les vestiges de je ne sais quel ouvrage gallo-romain, un château-fort se dressait en ces lieux.

Chef-d'œuvre d'architecture militaire, conçu par des soldats, on le sentait né pour la guerre, à la fois forteresse, refuge et magasin.

Choisissons ce soir de faire revivre en son enceinte ces vaillants seigneurs du Puy du Fou.

Aimery et Renaud célèbres dans toute la province du Poitou, pour les jeux passionnants et périlleux qu'ils proposaient à leurs invités afin de les délasser du temps de paix.

Cela s'appelaient alors la quintaine.

On fichait sur des poteaux des mannequins vêtus en guerriers qui figuraient les traîtres et les païens.

Soudain, sur eux, se précipitaient, lance au poing, les meilleurs écuyers du pays, rivalisant de prouesses et d'adresse.

La Quintaine.

Jacques, mon p'tit Jacques.

Que fais tu là-bas à courir sur le vieux lac ?

Mais maman, j'ai écouté le marchand de quenouilles.

A toi,... des songes de lumière..

Je vais fouiller l'ancien château.

Mais pour chercher quoi ?

Les songes de lumière du marchand de quenouilles maman.

Ecoutes !!

Là-bas, l'eau qui bouillonne.

Regardes, il revient, il remonte du fond de l'étang.

Mais de qui parles-tu ?

Du petit Jacques.

Mon ancêtre.

Il vient vers moi.



Tu rêves.

Mais bien sur que je rêve.

Et il me parle.

Jacques ?

Jacques ?

Oui, c'est moi.

Tu es un fils Maupillier ?

Oui, le dernier petit Jacques.

Tu habites sous les remparts ?

Non, à la ferme là-bas, où il y a de la lumière.

Et toi, tu viens d'où ?

De loin, du moyen-âge, je suis Jacques L'Epourail.

Ah oui, c'est toi qui fais l'épouvantail contre les corbeaux dans les cerisiers ?



Oui, quand vient la nuit de la quintaine, c'est bien moi.

Et la nuit de la quintaine, c'est bientôt ?

C'est ce soir.

Les chevaliers se préparent à l'écurie du château-fort.

Jacques, Je t'en supplie... reviens !

Non maman.

Je vais chercher les chevaliers de la quintaine.



Tant de Courtoisie

Le château, qui plus tard devait tomber sous les coups des anglais, vécut tous les grands moments de ce moyen-âge tourmenté, inaccompli dans ses contrastes, avec sa belle flamme et ses fumées tragiques, inventeur de l'ogive et de la cruauté, du vitrail et de la perspective, grand tueur et bel amant, pur cristal que réfléchit le glaive de feu.

Il faut dire que le Puy du Fou des soirées chevaleresques et des troubadours allait à merveille dans cette époque où, courtisant les dames avec détours, l'on savait mettre son cœur au secret et servir d'un seul amour.



Adieu, ma dame, le temps me presse.
Me faut à la guerre m'en aller.
Mais vous fais loyale promesse.
De vous servir en mes pensées.

Maïs dites-moi, mon doux ami.
Ce m'est douleur dolente et dure.
De vous savoir si loin parti.
Me reviendrez- vous sans blessure ?

Adieu ma dame, le temps me presse.
Pour toujours mon cœur est à vous.
Je vous fais loyale promesse de revenir au Puy du Fou.

Maïs dites-moi mon doux ami quand reviendrez au Puy du Fou
Trouverez le château détruit par les anglais en grand courroux.

Adieu, ma dame, le temps me presse.
Je laisse ici votre jeunesse.

Adieu donc, mon doux ami.
Quand reviendrez, serai vieillie.

Maïs bouterons l'anglais hors de France comme nous l'avons fait en Poitou et retrouverons la
plaisance des anciens jours du Puy du Fou.

Jacques CORNEVACHE.



Le petit Jacques n'ose pas te demander, pourquoi tu portes toujours à la bretelle, une corne gravée ?

Tais-toi !

Écoutes petit, écoutes.

Une dame un peu folle qui glisse là-bas comme un songe italien.

Catherine, la fille des terres à grand soleil, la fille de Marignan.

Un rêve capricieux avec des loggias de confidences et des salles immenses où les caissons dorés renvois l'écho de nouvelles fantaisies.

Des artisans, des peintres et des tapissiers, des joueurs de pibole, des sabots à musique.

Un vent nouveau venu du sud qui balaie les vents de galerne.



La Renaissance

Des portes qui s'ouvrent largement sur des plafonds à fresque, la chaleur des briques du soir.

Le souffle des bergers en fête qui s'appellent de colline en colline avec la corne de bœuf.

Jacques, le veilleur qui annonce la grande nouvelle.

Vas-y petit, souffle !

Fais sonner la corne des galopins et des guetteurs, le cuivre des pauvres, la corne des soldats de 93, la corne de la Renaissance.

Rassemble autour de toi les bergers des Alouettes, les tisserands de Mallièvre, les potiers de Treize-Vent.

Catherine ouvre son château au roi François
1^{er} revenant de Bayonne passer la nuit au Puy
du Fou.

Vas-y petit, souffle !





Puis le temps passe, apportant toujours de nouvelles promesses.

Se lassant de l'aspect farouche et hautain des donjons, la France, joyeuse et pimpante, épanouie sous le soleil de Marignan, délaisse les sombres demeures féodales, mal conçues pour les agréments de la vie.

En ce domaine du Puy du Fou comme dans l'ensemble du bas-Poitou, les goûts vont aujourd'hui à l'élégance et au raffinement, à l'ampleur et à la beauté.

Et le château renaît "sous le souffle embaume des modes italiennes".

Souvent l'on y donne de somptueuses réceptions sous les plafonds à fresques et les caissons dorés.

Et l'on affecte de s'y mettre en coquetterie de politesse et de bons mots.

Un beau matin d'été, surprenant le sommeil d'un lendemain de fête, dans toutes ces salles.

François 1er, prince des arts et des lettres, revenant de Bayonne, va s'arrêter au Puy du Fou pour y passer la nuit.



Catherine.



L'Arrivée et départ de François 1er.

Sir, le Puy du Fou Vous souhaite la bienvenue.

Quelle belle demeure italienne, chère Catherine.

Mais, c'est grâce à vous Sir et à votre architecte, le Primatice.

Ah, c'est lui qui a dessiné ces belles loggias de Marignan ?

Oui, et c'est lui qui a imaginé la fête qui vous attend, car il connaît votre rêve secret et vos goûts italiens.

J'ai invité les Vénitiens qui vous ont aidés à Marignan.

Oh oui, une fête sur le lac.

Ici, Venise, des gondoles, un bal !!

Sir voici votre surprise.



Le Bal Vénitiens



Le Ballet des Chevaux



La Vie Quotidienne.



Allons les enfants, en avant, allez Callo, Luno, allez hi, allez Callo, Luno !!

Juste le temps de reverser le barricot pour faire couler le vin nouveau qui fait oublier la sueur sur les fronts moites.

Il est tard.

Les années passent.

Et rentre la charretée.

Reviennent les hommes du soir à la démarche rude et aux gosiers solides.

Juste un coup d'œil pour les gosses là-haut qui s'amuse et perdent leurs aplombs dans les ornières.

Pas de paroles inutiles.

Un regard de côté sur les routins de traverses pour mesurer le chemin restant à parcourir.





Le pas est lent.



Le pied s'arrache à peine.

La terre enfonce.

Le regard tombe sur le sabot qui traîne.



Vendeens d'avant la Vendée



Hommes de grand matin, durs au mal.

Hommes de granit, cassés avant l'âge qui prennent les saisons comme elles viennent.

Hommes de belle humeur et de grand ouvrage qui calent la fourche dans le creux de l'épaule et qui trouvent encore le temps de loger des éclats de rire au creux de leurs sillons.

Ramasseurs de choux de la Toussaint.

Hommes des missions de Montfort qui ne savent pas encore que d'ici quelques mois.



Ils sortiront d'eux même laissant loin derrière eux les angoisses du pain quotidien.

VENDEENS D'AVANT LA VENDÉE.

L'Hiver





Temps de la Fidélité – Tant de Sueur



Hélas, aux soirées fastueuses de la renaissance, vont vite succéder les veillées d'armes des guerres de religion.

Et puis, retrouvant l'humilité heureuse des saisons et des champs, le Puy du Fou s'abandonne à nouveau aux rythmes harmonieux des travaux et des cantiques qui ordonnent la vie de tous les jours ... tous les cœurs font peu à peu le plein de leurs fidélités.

Les vendéens d'avant la Vendée, dont les yeux grands ouverts captent encore des horizons de blé, ne savent pas que dans quelques mois ils sortiront d'eux-mêmes et s'exhausseront au-delà des angoisses du pain quotidien.

À présent, le dur labeur occupe ce qu'il reste de paix.

La sueur coule sur les fronts moites.

La vie est lente ; le sol argileux colle aux pieds, la terre enfonce, et le pas des bœufs s'accorde mal à la lourde démarche des gros sabots de bois.

Mais la vie est joyeuse, la danse vient avec les chansons, et le vin coule, et tous se mêlent avec des rires qui n'en finissent plus.

Les Semeuses



La Révolte de 1793



J'aime le vent des cloches qui m'annonce l'orage.

Mais pourquoi ont-ils fait taire les cloches ?

Leur trop long silence est devenu intolérable.

J'aime le geste au ciel que fait mon clocher.

J'aime l'appel des cloches qui, de leurs voix pesantes, demandent en patois de se mettre en dimanche.

J'aime la prière des cloches à l'angélus de l'aube qui féconde mes champs.

J'aime la joie des cloches aux matins de baptême.

J'aime le glas des cloches aux soirs de trépas.





L'Annonce de la Guerre



Et ils ont provoqué la révolte.



Et la bourrasque de 1793, va déferler sur ce pays en accord d'une lugubre désespérance.

Ils ont proférés des blasphèmes contre la religion.

Ils ont proscrit les prêtres légitimes et ils ont indigné les cœurs.

Ils sont venus jusqu'au pignon de la ferme.

Ils ont réquisitionné les hommes.





Alors embusquée dans ces chemins creux et formant le faisceau de tous les héroïsmes, la Vendée se refuse, se redresse, s'embrase puis s'élance.

Chaque métairie donne un soldat.

Chaque logis donne un chef.

Chaque homme debout est un croisé, chaque homme à terre sera un martyr.

Dans plus de six cents paroisses, le tocsin épèle la délivrance.

Les moulins dont les ailes ont un langage, dictent les messages de soulèvement et les ordres de bataille.

Aux quatre coins de la Vendée, des hommes parcourent les villages pour enflammer les cœurs.

Et l'insurrection foudroyante se propage dans un incontrôlable bouillonnement :

Saint Florent le Vieil, Saint Fulgent,
Mortagne, Montaigu, Machecoul, Cholet.



Le Chant des Moulins



*Faites tourner les moulins, moulins de la
liberté.*

*Réveillez tous vos voisins, il faut vous
rassembler.*

*Paysans de Vendée, tournez les ailes des
moulins.*

*Les bleus vont nous attaquer, faites sonner
le tocsin.*



Temps de la Révolte - Tant de Foi.

Où partent-ils, scapulaire sur le cœur et fourche à la main ?

Ils s'en vont le long des haies, chantant des strophes de foi et de feu.

Et les femmes pleurent restées sur le seuil, les bras ballants, l'œil fixé sur leurs maris qui s'éloignent.

Le fuseau lourd de haine et le cœur dépeuplé.

J'ai vu partir les hommes, le scapulaire sur le cœur, et la fourche à la main.

Ils chantaient au long des haies, des strophes de foi et de feu.



Le Tocsin des Âmes

Les cloches nous appellent pour la dernière fois.

Tous les hommes vont aller au combat.

C'est la partance, le tocsin des armes.

C'est le tocsin des âmes.

Nous marchons pleurant sur nos bonheurs perdus.

Nous marchons, nous ne reviendrons plus.

Nous quittons nos maisons, nos ferveurs, les secrets de nos cœurs.

Nous sommes l'Armée des Ombres et des Genêts.

L'armée des Géants de la Vendée.

Nous défendons notre dignité.

Nous sommes la liberté.



Les Chefs...



Personne,

Personne n'a pu retenir à la maison, ces hommes là-bas qui marchent dans la nuit.

Nos maris, nos frères, ils ont choisi la mort plutôt que la souillure.

Combien aura-t-il donc fallu de blessures d'honneur pour soulever cette armée des ombres ?

Combien aura-t-il donc fallu d'humiliation pour faire d'un bûcheron tranquille, qui de père en fils poussait la même cognée dans la même forêt, un tireur embusqué prêt à mourir entre les arbres qu'il chérit, pour faire d'un laboureur qui depuis mille ans ne vit que pour ses semailles, un rebelle désespéré qui abandonne son sillon aux chardons.

Nous pleurons, nous les femmes.

Car déjà nous savons.

Postées au bord du chemin de genêts, nous regardons les chefs qui passent.

Ils ont tous 30 ans.

Trente ans, ce n'est pas trop tôt pour la gloire

C'est trop tard pour la danse, juste l'âge pour la guerre.





Déjà les traits durcis

Dans leur voix de colère, ils chantent pour toiser la peur.

Mais quelle expression voulez-vous donc qu'ils prennent quand la mort inexorable vient constamment les narguer ?

Ils ont trente ans, et trois ans pour la vie.

Trois ans, ce n'est pas trop long pour la gloire.

Trente ans pour la guerre.

Et trois ans pour la vie.



J'ai entendu crier les chefs, redoutables et superbes :

*Cathelineau,
D'Elbée,
Bonchamps,
Stofflet,
La Rochejaquelein,
Lescure,*



Charette.

L'Adieu



*Je te quitte mon amour,
Tu me quittes pour toujours,
Je pars défendre la Vendée,
Ne pars pas, ils vont te tuer,
Garde-moi dans ton cœur,
Ensemble nous sécherons nos larmes,
Reviens déposer les armes,
Parmi les genêts en fleurs,
Adieu mon père,
Adieu mon fils, mon frère
Adieu écoutez gémir ceux qui vont partir,
Adieu mon père,
Adieu mon fils, mon frère,
Adieu regardez partir ceux qui vont mourir,
Je meurs en combattant,
Et je reviendrai en vainqueur,
Sur cette terre de géants et de genêts en fleurs.*



*Oh non !
Mon Jacques
Je ne veux pas que tu t'en ailles !
Laisse-moi cette faux !
Restes avec nous !
Tu entends là-bas, les tambours ?
Oh non !
Non, Mon amour !
Oh non non, Mon amour !
Ne pars pas à la guerre !
Entends-tu les tambours qui courent
Les torchères, adieux !
Ils viennent tout brûler !
Écoute-moi mon amour !
Ils vont te massacrer !
Mon Dieu, les tambours qui courent !
Tiens voici le bouquet !
Des petits Maupillier !
Cueilli dans les bruyères et les genêts en
fleurs !
Garde-le sur ton cœur !
Et garde ta bravoure !
Au milieu des tambours
Toujours
Mon amour !
Courage !
Adieu !.....Adieu !*



Temps de Courage – Tant de Sang.



En cet été 1793, il n'avait pas encore 20 ans, il était garde au Puy du Fou, il s'appelait Jacques Maupillier.

Avec ses frères et ses voisins, il s'en est allé au combat comme il s'en allait à l'ouvrage,

Avec les armes de la grange, sa faux qu'il avait emmanchée droit pour en faire une baïonnette.

Sa fourche qui lui servait de pic, un aiguillon qui lui servait de lance.

Il n'avait pas peur le petit.

Ainsi que le disait son père : "le courage s'accomplissait en lui comme la marche ou la respiration".

Chaque fois qu'entre deux chocs, il revenait à la maison, changer de chemise, son visage s'assombrissait un peu plus.

Ses vêtements sentaient la poudre et les charpentes carbonisées.

Ses yeux flottaient, il faisait claquer ses sabots comme un homme.





Et dans un furieux sursaut de rage impuissante, il criait le nom de ses compagnons que les balles avaient soudain rejeté au revers du fossé comme des fleurs fauchées.

Un jour, il s'est mis à pleurer.

Il enrageait, courant là-bas dans la prairie, éclaboussé de sang et boue, face au château en flammes.

Sa lèvre inférieure tremblait sur ses dents serrées.

Lui non plus n'avait rien pu faire.

Les Colonnes Infernales de Turreau étaient passées.



Maïs, parmi tous les gestes d'horreur auxquels cédèrent durant trois ans, ces hordes geignantes et angoissées, il y eut aussi des gestes de pitié.

Je me souviens de Bonchamp, étendu sur un brancard ; et qui, au moment de rendre l'âme, eut encore assez de force pour arracher au massacre plus de 8000 soldats républicains.

Oui, je me souviens

Au loin, cette garde menaçante, survoltée par la défaite de Cholet, le cœur gonflé d'amertume, s'exaspère et crie vengeance.

Maïs là, au pied des vitraux, et comme saisissant leur transparence, un homme désespéré, blessé à mort, le cœur plein de pitié, dans un ultime sursaut de bonté, va se redresser et crier grâce aux prisonniers.

*A travers lui, c'est l'armée vendéenne qui fait grâce....
C'est la Vendée qui pardonne.*





Le Pardon de Bonchamps.



Vitrail de Saint Florent de Vieil.
Des milliers de bleus prisonniers.
Bonchamps traîné sur un brancard.
Blessé à mort.
Comme un signe de la main.
Les Vendéens crient :

"Vengeance ".

Sur la brique éclatée et les parquets qui s'ouvrent,
dans les fumées tragiques et les flammes légères qui
lèchent à plaisir les fenêtres béantes, je sens monter
en moi la haine.

Et pourtant, là-bas, comme un signe, le vitrail qui
résiste aux flammes.

Miséricorde.

Visage de Bonchamps qui me revient, mon chef.





La voix qui s'étouffe

"GRÂCE".

La main qui se lève.

Une larme qui coule.

Le doigt du pardon.

À genoux les enfants.

Le vitrail douloureux éclate de lumière.

Sous le feu des passions exaspérées par la défaite de Cholet.

La voix qui recommence "grâce aux prisonniers".

L'arme qui tombe aux pieds.

Doucement, doucement la haine retombe.

À genoux les enfants.

*"Grâce aux prisonniers,
Grâce aux Prisonniers".*





© Fugstorg

01-000

Le Rêve.

Ce soir, je n'irai pas dormir.

Je resterai veiller le vieux château, dans son dernier souffle, qui râle encore.

Seul avec mon paroissien, déjà, je pars en procession de souvenirs.

Comme ces moineaux de murailles qui tournent, au-dessus des ruines, en rasant les tentures brûlées, cherchant dans la braise leurs nids et leurs petits.



Et je tourne les pages.

Et la tête me tourne, pleine d'images.

Images de baptêmes, images de missions.

Oui, je les vois bien tous autour de lui, le pèlerinage à Saint Laurent, le tombeau du Bien Heureux Montfort et lui, mon père, dans sa voix de bûcheron hargneux qui entonne le "Te Deum" derrière le grand vitrail.



*Te Deum laudamus:
te Dominum confitemur.
Te aeternum patrem,
omnis terra veneratur.*

Il prêchait comme une balle dans un jeu de paume.

Vitrail de paix avec des rameaux bénis.

Des sourires d'enfants accordés à la lumière du jour.

Vitrail de haine.

Image de blanc et de feu.

Dans la pénombre de la grande salle, même les
pipeaux ont la voix brisée dans leurs cauchemars.





© Pugstory

030
2013-11



Voilà.... je suis revenu.... chez moi.

Enfin chez moi.

Je n'ai plus de lit, plus de maison.

Un désert de cendre, juste des lambeaux de souvenirs accrochés à cette ruine.

Là-bas, entrailles ouvertes qui s'élancent et pleurent des larmes de sang.

Ce soir, je suis seul.

La vie,... la vie s'est allée.

Oh papa, maman

J'ai les yeux qui me brûlent.





Je ne dors plus, j'ai perdu le sommeil.

*C'est un cahot d'images avec tous ces visages
familiers qui tournent dans ma tête.*

*Je vois le soleil... et la mort qui se regardent
fixement.*

Je traverse les colonnes de feu.

Ah...!!! Partout des petites lumières, un rêve....

Toute ma vie qui revient, cette église,... mon enfance

J'entends les rires,

Je revois tous les Maupillier(s) des cérémonies de famille.

Et puis, et puis, cette voix qui monte, du fond de l'étang.

*Mon père qui entonne le Te-Deum derrière le grand
vitrail....*





© Puystory

000-111

*"Ma petite sœur chérie...., ma petite sœur qui jouait de la flûte de saule pleureur dans le clocher....
Elle est devenue tambour, dans l'armée du Général d'Elbée".*





Jacques, tu sais, la petite fille qui faisait ses gammes au château, elle est devenue tambour dans l'armée de D'Elbée.

Arrêtes de traîner ta misère, mon fils.

Jacques arrête de rêver, ça sert à quoi de mendier tes souvenirs.

Elle est partie, la petite fille du pré des Ouches qui est devenue tambour.

Monte ta garde mon fils.

Qu'est que tu as fait de l'assiette en étain où le curé Delhumeau avait gravé son acte de baptême ?

Tu te souviens de cette assiette ?

Tu l'enterrais dans le pré des Ouches chaque fois que les bleus nous faisaient visite.

Laisse l'assiette en étain et tes images d'enfant.

Dors, mon fils, dors.

Dors debout dans tes songeries.

Laisse la petite fille qui était tambour dans l'armée de D'Elbée.

C'est tout ce qu'il te reste du bonheur.

Désormais tu es seul.

Laisse ton grand chien roux et laisse ta maison.

Ton avenir à toi c'est ton enfance.

Ton chien, il s'est noyé dans la Loire.

Ta maison, elle résonne, elle est vide.





Ce soir, Jacques Maupillier n'en peut plus.

Il est las.

Las de monter cette garde interminable, las des incessantes alertes, las de l'inconfort des cantonnements.

Peu à peu, la peur le gagne.

Sa chair se glace.

Il se raidit pour ne pas crier.

La peur.

La peur de ce buisson hostile, énigmatique comme s'il cachait les bleus.

La peur de ce champ qui, sans doute, est déjà cerné.

La peur de cette plainte obstinée de la nuit froide dont l'écho redit les râles alarmants.

Alors, penché sur son sabre ébréché, il ressasse les nuits sans sommeil, les jours sans pain, la vie sans foyer.

Et, s'abandonnant à la force de ses souvenirs, ce gosse use, fourbu, traqué, revoit soudain, comme en un raccourci fulgurant,

Ce qu'il aimait tant jadis, jadis c'est-à-dire il y a trois ans : la terre, l'amour, la moisson, la danse, la paix.



Croix de pierre aux virées des chemins.

Croix du petit enfant fauché dans sa tendre fragilité.

Croix des milliers de Bleus et des milliers de Blancs.

Que la mort a réconcilié à jamais.

Croix manquantes des corps restés sans sépultures.

Croix de sueur et croix de sang.

Croix grelottantes de l'oubli.



Temps de la Sérénité – Tant de Plaies

Au moment même où, anéanties, elle semble irrémédiablement défaite, la Vendée est faite.

La France se jette dans les bras du Général Bonaparte, cet homme qui semble deviner ses désirs ; et Bonaparte rend aussitôt la paix aux vendéens.

Le vainqueur a senti la grandeur du vaincu.

"Terre de géants" dira un jour l'empereur, dont l'image sera même implantée au cœur du bocage :

Napoléon-Vendée.

Les cloches se remettent à sonner.

Les maisons se relèvent et les haines s'épuisent dans les cœurs consolés.

La Journée au Village.



Le deuil est partout.

Les cœurs sont lourds encore.

La terre en friche se refuse.

Le socle de la charrue heurte encore des vestiges de la guerre qui affleurent dans le sillon de malheur.

Les premiers pas se brisent sur les souvenirs de guerre et puis la terre finit par s'ouvrir.

Jacques Maupillier est mort ce matin de très bonne heure.

Le pays des Alouettes reprend son quotidien avec ses vieux outils.

Voilà, j'ai tout perdu : mon père, ma mère et mon grand frère.

Malgré tout, le pays des Alouettes va réapprendre à vivre.

Les cœurs sont lourds encore et la terre en friche se refuse.

Les premiers pas se brisent sur les souvenirs de guerre.

Les cœurs se consolent de la vie qui revient avec la misère.

La terre se referme sur les dernières haines.

La misère est plus forte que la mémoire.



*Et puis, la terre finit par s'ouvrir, et les cloches
reviennent.*

*L'appel de la vie est le plus fort, les charrues changent de
mains, des petites mains, des mains d'enfants, il n'y a plus
d'hommes.*

"A mes enfants je laisse mon sabot à musique désaccordé et mon vieux paroissien à moitié brûlé.

A mes enfants, je laisse aussi mon vieil attelage.

Mes bœufs fidèles avaient des noms de labour.

Je veux que mes enfants les appellent du nom de mes blessures : Mortagne, Cholet..."







La Vendée a fait la paix avec son temps.

Elle moissonne et vendange dans l'insouciance des jours heureux.

L'avenir est sans importance.

Elle ne lève même plus les yeux jusqu'au bout du sillon.

Elle vit dans l'instant et le temps passe et la Vendée passe son temps à se mirer dans le présent.

Elle éclate de rire en se racontant des histoires.

Et elle tourne, et elle vibre, et elle danse sa fin de siècle avec la belle époque, étreinte par les sortilèges de la valse.

Papa, qu'est-ce-que c'est l'histoire que tu racontais aux autres ?

Pourquoi tu disais "la mariée de Chambretaud, elle tournait la tête à tous les gars" ?

Tu verras quand t'auras vingt ans.

Regardes donc ta sœur, comme elle danse bien.

Moi aussi, je veux aller danser.

Tu danseras quand t'auras vingt ans.

La Vie Reprend

Nous allons vivre.

Les fils Maupillier, sans même lever les yeux jusqu'au bout du sillon avancent et font la paix avec leur temps.

Ils épuisent leurs souvenirs et creusent dans le siècle.

Les cloches vont revenir et nous les fils Maupillier, nous allons retourner aux champs.

Les charrues changent de mains et les bœufs changent de noms.

L'hiver brûle les mains des femmes sur le chemin du marché de Treize-Vent.

Il est très tôt, je pars avec mon falot *pour le marché du bourg*, j'ai 10 kilomètres à faire.

Les paniers sont bourrés de volailles.

La journée sera longue, la nuit aussi.

Ce soir après le marché à Treize-Vent, on dansera la guimbarde, *on va faire tourner les grandes brioches, on va danser !*

Et le temps passe et chacun passe son temps à se raconter des histoires de conscrits et des potins de lavoirs.

Certains soirs, le Puy du Fou est comme un immense éclat de rire

Et les bœufs reprennent des noms de fantaisie.





Le Marché



La Danse de la Brioche



Papa, moi aussi je veux aller danser...

Tu danseras quand tu auras 20 ans !



La Tranchée des Baïonnettes.



Il n'y a plus qu'un seul Maupillier pour danser et c'est un enfant, c'est moi.

J'ai repris la charrue de mon père.

Ce soir, je regarderai passer le défilé au marché du Mardi Gras.

Les hommes vont venir chercher mes bœufs pour tirer le char des 4 saisons.

Il faudra qu'ils apprennent le nom de mes bœufs, c'est le nom des blessures de mon père :

Vendrennes, Beaurepaire.

Plus tard, bien plus tard, par les fils de 14, les bœufs de Maupillier changeront encore de nom.

On les appellera :

Verdun.





Allez, rentrez chez vous.

Il est trop tard.

Le jour est revenu.

Les arbres sont en sève.

Les premières chaleurs font danser les blés mûrs.

*Les petits bérets de Chambretaud sont en route encore
tout imprégnés de fête et de vinasse.*

Il est trop tard.

En route et en chanson

Remontant là-bas vers la tranchée des baïonnettes, ce nouveau chemin creux.

Trois petits canards s'y vont baignant, vous ne nous verrons pas longtemps.

Il est trop tard.

On les appellera Verdun

*Nous sommes partis
Nous autres les conscrits
Coiffés de nos grands bérets
Nous chantons sur notre chemin.
Sur le chemin
Le chemin de Verdun
Nos bérets vont s'envoler
Loin là-bas depuis la tranchée.*



*Au-dessus de nos têtes
Nos bérets en haut de nos baïonnettes
Nos chers bérets ensanglantés
Au-dessus de nos têtes
Nos bérets en haut de nos baïonnettes
Un jour, vous seront rapportés.*

Le Béret

Au revoir, mon p'tit Jacques.

Maman, où il va papa ?

A... Verdun avec les conscrits de... De Vendée, rejoindre la tranchée des baïonnettes.

Dis-lui au revoir de la main.

Papa, papa, ton béret, ne perds pas ton béret !

Tu m'écriras hein, tu nous écriras, tu me promets, moi aussi, je t'écirai tous les jours.





La tranchée des baïonnettes, ce nouveau chemin creux.

Il est trop tard, petits conscrits presque soldats s'en vont ouvrir leurs 18 ans.

Ils marchent, guêtrés comme des terriens.

L'humeur est joyeuse, la guerre sera courte, on sera bientôt de retour.

Nous allons rejoindre les tranchées là-bas, nos nouveaux chemins creux.

Nous marchons, là-bas, une fleur à la bouche, la bouche en cœur, le cœur en fête.

Soudain la fleur glisse au fossé et la chanson s'arrête.

Et le béret devient un casque qui roule sur la plaine de feu, où jamais plus ne repassera la charrue.

Il est trop tard.





Dans tous les temps difficiles, la Vendée dépêchera de nouveaux géants au service de la patrie.

Et tout d'abord Georges Clémenceau, l'homme de Mouilleron en Pareds, dont la volonté inflexible forcera la victoire en 1918.

L'homme qui, guêtré en terrien, aimait s'entourer de ses poilus, la tête hors de la tranchée, la tranchée, ce nouveau chemin creux.

L'homme qui savait dire à chacun l'élan de chaude affection qui le portait vers tous.

Et puis elle donne à la France cette fameuse section du 137ème régiment d'infanterie, ensevelie à Verdun, dans la tranchée des baïonnettes.

Enfin elle lui donne, avec son lot de sacrifices et de grandeur quotidienne, 20.000 de ses fils, tombent au champ d'honneur.



La Lettre du Poilu.

Ah, que mes doigts sont engourdis.
Et pourtant, il faut que je lui écrive, mais pour dire quoi ?
Que mes lourdes cartouches en meurtrissent mes épaules ?
Que les bandes molletières broient mes jambes ?
Que mes pieds enflent ?
Que mes vêtements sont lourds ?
Que la relève annoncée pour ce soir, ne viendra pas.
Qu'elle a de la chance de faire du feu dans la cheminée, et qu'au moins dans la grange, le foin est au sec !
Non, deux mots, deux mots seulement :

"Bonne santé, bon moral".

Inutile de dire ce que j'ai dans le cœur.
Et quand je le dirai ?
Quand je répéterais encore et encore :
"Écris-moi, je n'ai pas de nouvelles de toi depuis que je me bats ; je m'sens seul".
Elle m'écrit chaque jour, je le sais.
Pourquoi la décevoir
Pourquoi la peiner ?
Et mon crayon court, rapide, redisant les mots banals qui pourtant sont les mots attendus :

"Bonne santé, bon moral".

Et puis, un jour, c'est la paix.

Et la vie reprend comme avant.

Non, pas comme avant.

*Depuis que ses soldats ont mêlé leur sang
au sang de la France entière, la Vendée a
fini de vivre seule.*

Mais elle ne le sait pas encore.

*Au jour même de l'armistice, elle se remet à la terre, retrouvant l'instinct des jours
anciens.*

*S'abritant, en ses replis les plus profonds, des progrès insensés dont s'étourdissent les
années folles.*

*Rechargeant les vieux fusils de chasse, rechaussant les vieux sabots de ferme et
recommençant les mêmes gestes, elle prend son temps et s'entête à ne pas écouter, en ses
campagnes, les sifflets des premiers trains, à ne pas sentir, en ses bourgades, l'odeur des
premières fumées d'usine, à ne pas regarder, sur ses rivages déserts, les tenues
extravagantes des premiers touristes..*

*Seuls, les enfants s'émerveillent de toutes ces nouveautés et viennent troubler de leurs
questions les rythmes familiers de la fête aux lampions.*





Et puis, un jour, on nous a dit : c'est la paix.

Et j'attends que tu reviennes.

Tu sais tous le monde a repris le quotidien comme avant.

Les journées sont dures.

Cette année, le blé a encore germé debout !

On roule sa brouette et on se cabosse avec la vie.

Rechargeant les vieux fusils de chasse.

Rechaussant les vieux sabots de ferme.

Les hommes recommencent le même geste.

A chacun sa corvée de soupe.

Le petit Jacques a jeté son lance-pierre dans l'étang.

Il est trop grand.

Il joue à son père, en coiffant ton béret de conscrit que les gendarmes m'ont rapporté.

La mission est de retour chez nous.



*Chacun se remet de ses deuils.
Le petit Jacques joue à son père.
Les vieux ont retrouvé leur jeu d'aluette.
Les jeunes quittent le pays.
Il n'y a plus assez d'ouvrage en métairie.
Ils s'en vont essayer leur jeunesse à l'usine ou au chemin de fer.
Le marchand de quenouilles n'est jamais revenu.
Il n'aurait plus de clientèle.
Les filles d'aujourd'hui ont perdu le goût des travaux de patience.
Aujourd'hui, une journée longue, le dimanche de la chandeleur.
Ce matin on va étrenner la gare.
La vie va plus vite.
C'est le progrès.
Les enfants ne s'amuse plus à la courte paille.
Ils passent leur temps à siffler les trains.*



La Procession.



*Oh mon Jacques !
Où es-tu ?
Que fais-tu ?
On t'attend tu sais.
C'est long, le temps passe.
C'est la paix.
L'angoisse.
Tu vas revenir hein ?
Aujourd'hui, il y a une procession de toute la
paroisse pour inaugurer le monument aux
morts.*

*Ils n'ont pas mis ton nom sur les plaques, parce qu'on n'est sans nouvelle.
Le curé va bénir les nouveaux vitraux de l'église
dédiés aux poilus qui sont dans le ciel.
De là-haut, ils nous regardent, ils chantent et
nous, on espère....
Ce soir, comme tous les soirs, notre petit
Jacques ira à la gare.
Il dit toujours :
"Maman, on ne sait jamais".
Il siffle les trains, il t'attend, peut-être... un jour,
un matin, un soir.*

Bon voyage Jacques, bon moral.



Le Béret.



Le béret de votre mari, Madame !

Le Bal 1930



Temps des Ombres – Tant de souffrance.

Ils étaient vingt et cent.

Ils étaient des milliers.

Nus et maigres, tremblants.

Dans des wagons plombes.

Qui déchira lent la nuit.

De leurs ongles battants ...

Voici venu le temps des souffrances indicibles et des camps d'épouvante.

Le 22 juin 1940, la Vendée est envahie par l'armée nazie.

Elle comptera 20.000 prisonniers, 224 déportés.

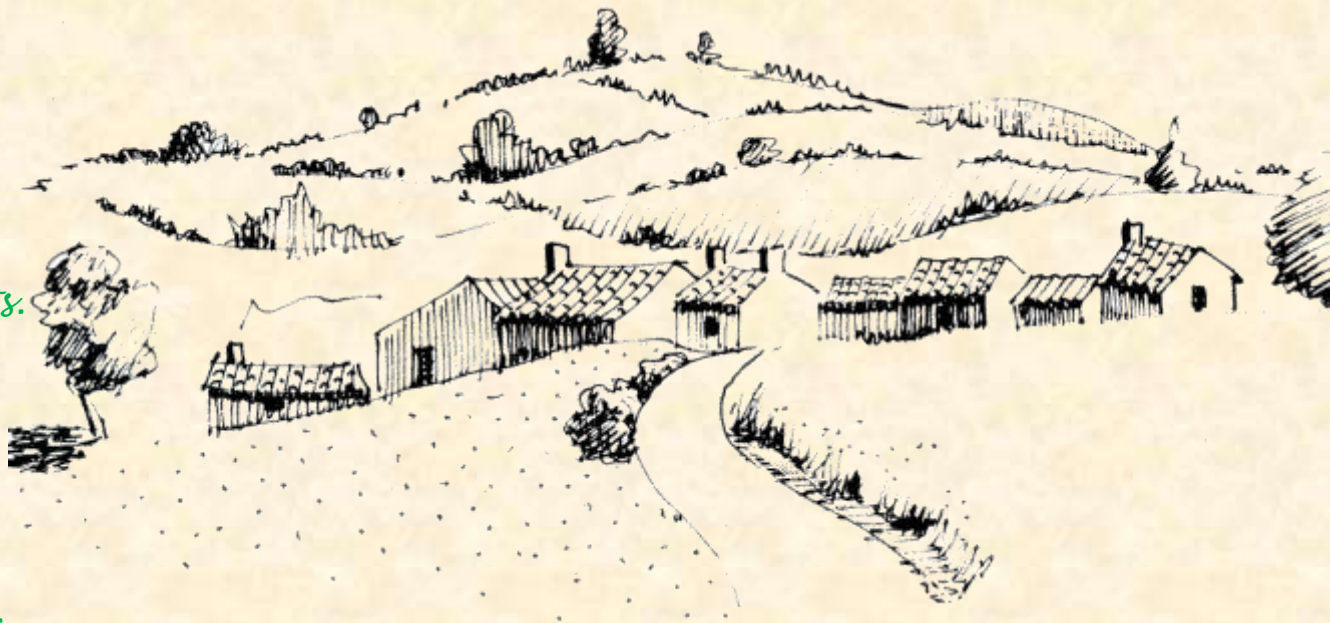
Où sont-ils donc aujourd'hui ?

Parmi nous peut-être.

Ou restés là-bas, aux abîmes, morts d'effroi, morts d'oubli.

C'est à vous que je parle, hommes des antipodes.

Je parle d'homme à homme, avec le peu en moi qui demeure de l'homme, avec le peu de voix qui me reste au gosier.



Mon sang est sur les routes, puisse-t-il, puisse-t-il ne pas crier vengeance !

Un jour viendra, c'est sur de la soif apaisée, nous serons au-delà du souvenir

La mort aura parachevé les travaux de la haine.

Je serai un bouquet d'orties sous vos pieds.

Alors, eh bien sachez que j'avais un visage comme vous, une bouche qui priait comme vous.

Quand une poussière entraît ou bien un songe dans l'œil, cet œil pleurait un peu de sel.

Et quand une épine mauvaise égratignait ma peau, il y coulait un sang aussi rouge que le votre.

Certes, tout comme vous j'étais cruel, j'avais soif de tendresse, de puissance, d'or, de plaisir et de douleur.

Tout comme vous, j'étais méchant et angoissé, solide dans la paix, ivre dans la victoire et titubant, hagard à l'heure de l'échec.

Mais quand vous foulerez ce bouquet d'orties qui avait été moi, dans un autre siècle, en une histoire qui vous semblera périmée, souvenez-vous seulement que j'étais tout innocent, et que tout, comme vous, mortels de ce jour-la, j'avais eu, moi aussi, un visage marqué par la colère, par la pitié et la joie : un visage d'homme, tout simplement.

Les Réfugiés des Ardennes.

*Allume le poste.
Pauvre marchand de quenouilles qui
croyait que c'était la dernière.
Et je suis seule, ce soir encore.
A travers les volets, par un rai de
lumière.*

Le noir, partout le noir.

*Et je brûle mon temps devant une
petite flambée de couvre-feu qui
braise et rougit les yeux du petit gars.
Son père ?...*

*Au-dessus du foyer, son dernier bouquet de battages qui se fane un peu plus chaque jour, sans
nouvelles.*

Parti sur la Meuse ou peut-être en Norvège.

*Dehors, dans la nuit moite, les réfugiés des Ardennes, répandus sur les routes, qui descendent
chez nous, les jambes au cou, la peur au ventre, la débâcle !
Le temps de la dernière bûche et quelques travaux obscurs.
Sur la table, une poignée de glands pour le café des voisines.
Quelques peaux de lapins qu'il me reste à tanner pour les paletots des gosses.
Et les mûres toutes justes cueillies le long des échaliers pour faire de la gnôle pour les anciens.
À travers les volets, pas un rai de lumière.*

Le noir, partout le noir.



*Maman, pourquoi les avions ?
La sirène ?*

*Mon petit, c'est la guerre qui recommence.
La débâcle.*

*Les familles qui courent sous les bombes, sur les
routes, les enfants qui s'enfuient avec juste un
baluchon de linge sur le dos.*

Ils viennent d'où ?

Des Ardennes.

*On les appelle des réfugiés, ils arrivent chez nous.
Ce sont les enfants des Ardennes, ils ont tous perdu
tu sais.*

Aller va les accueillir.



Piocher, piocher, oh terre de détresse où nous devons sans cesse piocher, piocher..

Tu chantes bien.

Et toi, tu joues bien, t'as appris à l'école ?

Non, je ne sais pas écrire mais je sais lire les notes sur mon accordéon.

Moi, je sais écrire, j'ai un encrier.

Tu peux m'apprendre ?

Oui

*Pourquoi tu viens chez nous ?
Où elle est, la famille ?*

Moi mon père il est parti, il est prisonnier.

Tu viens d'où ?

Du bourg ?

Non, je viens de loin, la guerre.

Comment tu t'appelles ?

Victoire et toi ?

Jacques Maupillier, je suis Vendéen, toi aussi ?

Non, j'suis la p'tite fille des Ardennes.

Et ta poupée, elle vient aussi des Ardennes ?

Oui

Tu pleures

Maman est restée sur la route, hier, très loin, là-bas, les avions bombardaient ma maison comme ton château, un cri est monté du fossé.

Mon père a sauté, maman courait vers nous, elle a crié, ouvert la bouche, elle est tombée, plus rien.

Maman est restée sur la route.



Je sais le nom du village désigné par l'histoire pour lui donner des chefs.

*Et je connais une terre de Vendée qui pesa lourd sur deux grandes destinées.
Mouilleron en Pareds avait vu naître Clémenceau.*

*Et c'est encore de Mouilleron que s'élança J.de Lattre de Tassigny, pour aller porter les
couleurs de son pays jusqu'au delà du Rhin.*

*Ce vendéen qui ne vivait à l'aise que sur les hauteurs, auprès des moulins et des grands
cœurs, rendit l'espoir à la France...*

"Vous savez que le tiers de notre territoire a été libéré par l'armée française"....

Vous avez admiré son courage, son abnégation, sa discipline.

*Et vous savez aussi que, forçant l'estime et l'admiration de nos alliés, elle a rendu à la
France :*

*Toulon - Marseille - Lyon - Dijon - Belfort - Strasbourg - Mulhouse - Colmar toute
L'Alsace qu'elle nous a permis d'être présents à Berlin, et de reprendre notre place
parmi les grandes nations.*

Le Chant des Marais

*Loïn dans l'infini s'étendent
Les grands prés marécageux,
Pas un seul oiseau ne chante
Dans les arbres secs et creux.*

Oh terre de détresse où nous devons sans cesse piocher, piocher.



Liberté.



Petite fille des Ardennes, écoute les cloches qui reviennent.

Les cloches de ton nouveau pays.

Allume le poste, le général De Lattre, un Vendéen comme Clémenceau..

"Vous savez que le tiers de notre territoire a été libéré par l'armée française.

Elle nous a permis d'être présents à Berlin et de reprendre notre place parmi les grandes nations".

Victoire....

Petite fille des Ardennes,

Petite fille... Vendéenne.

J'écris ton nom :





"Je me souviens quand tu m'as parlé.

Tu étais là-haut sur le palier, c'était comme maintenant.. l'été.

J'entends chanter autour de nous.

Nous avions 12 ans.

J'étais chef du convoi des réfugiés.

C'est moi qui t'ai appris la chanson des Ardennes.

Pour toi, la guerre c'était encore trop tôt.

C'était un jeu, un déguisement, des uniformes, des casques abandonnés par les soldats au pied des saules pleureurs, le long des échaliers.

Pour nous, la guerre c'était déjà trop tard".





*Ce soir, j'ai honte de toutes ces ruines
où campent les corbeaux.*

*Car ces ruines sont l'ouvrage de
l'homme, qui renverse et porte ses
coups.*

*Usant de sa liberté pour briser les
statues, il a appris la haine aux
pierres en leur donnant cette terrible
silhouette d'une force tragique,
comme pour se venger de lui-même.*

*Non, ces ruines sont surtout l'ouvrage du temps et elles ne m'effraient pas car le temps,
au contraire, les dépouillant de leur aspect farouche, leur a donné des grâces féeriques.*

Et la nature a travaillé auprès des ans : elle a semé des fleurs dans les lézardes.

Sur les décombres, elle a fait le nid des oiseaux.

Tous les jours, sans cesse, elle y remet la vie.

Non, il n'y a rien autour de ces ruines qui ressemble à la haine.

*Et l'amour, qui connaît tous les arts, l'amour qui, jadis, en ces lieux, se fit architecte et
sculpteur, aujourd'hui se fait admirateur du charme et de la pureté.*





Catherine a fini sa promenade.

Il est temps que les feux du soir s'évanouissent pour rendre au château le sommeil des siècles qu'ils sont venus troubler.

Alors, retrouvant l'intimité de ses ombres et de ses légendes, le Puy du Fou va soudain chavirer dans la nuit.

La Vendée qui, ce soir, a fait un long détour en ces lieux étonnants pour y évoquer ses souvenirs, reprendra le cours quotidien de son histoire présente.

Et chacun d'entre nous, prolongeant sa rêverie, esquissera de nouvelles fresques, en foulant cette terre de géants et de genêts en fleurs.

Le Temps de la Mémoire.



Dernière veillée.

Dernière parole de famille.

Silence fragile des ruines, avec ses silhouettes tragiques et cette force d'agonie.

À la fenêtre Maupillier, on a soufflé la dernière chandelle de résine.

Le genou bien en terre, et la tête dans les étoiles, je regarde le dernier filet de fumée qui monte contre le vent du soir et dissipe des souvenirs.

Un filet d'âme, un filet de légende.

Et qui s'enroule, et qui danse avec les mélodies légères des rêves d'altitude et des visions fulgurantes de farfadets glissant sur l'eau profonde.

Dernière parole de famille.



Ballet d'Hiver.



Le Final



Vous ne me reverrez jamais.

Je ne suis jamais revenu.

Un soir d'avril que la lune rousse, dans un dernier sursaut d'hiver frappait un dernier coup de froid ; un soir que le temps était vif ; que la glace prenait sous mes pas, la lune rousse d'avril m'a brisé au creux d'une dernière barge.

Blotti dans la grange à souvenirs, près de vieux outils hors d'usage, revenus des champs pour toujours, négligés sur le foin humide et qui repose en paix, je me suis endormi.

En serrant dans mes bras mon vieux sac à nouvelles.

Peut-être les enfants l'auront-ils recueilli, au matin de printemps courant dans le pays ?

Peut-être les enfants, grimpés dans les vieux chênes, la main ouvrant l'oreille, les yeux dans le soleil ?

Peut-être les enfants sauront-ils deviner dans les humeurs du jour et portés par le vent de colline en colline la voix d'autres enfants qui chantent et se souviennent ?

Qui chantent en foulant :

Cette Terre de Géants et de Genêts en Fleurs.









L'Hymne du Puy du Fou.

Peut-être les enfants, sauront-ils deviner ?

Dans les humeurs du jour, et portée le vent.

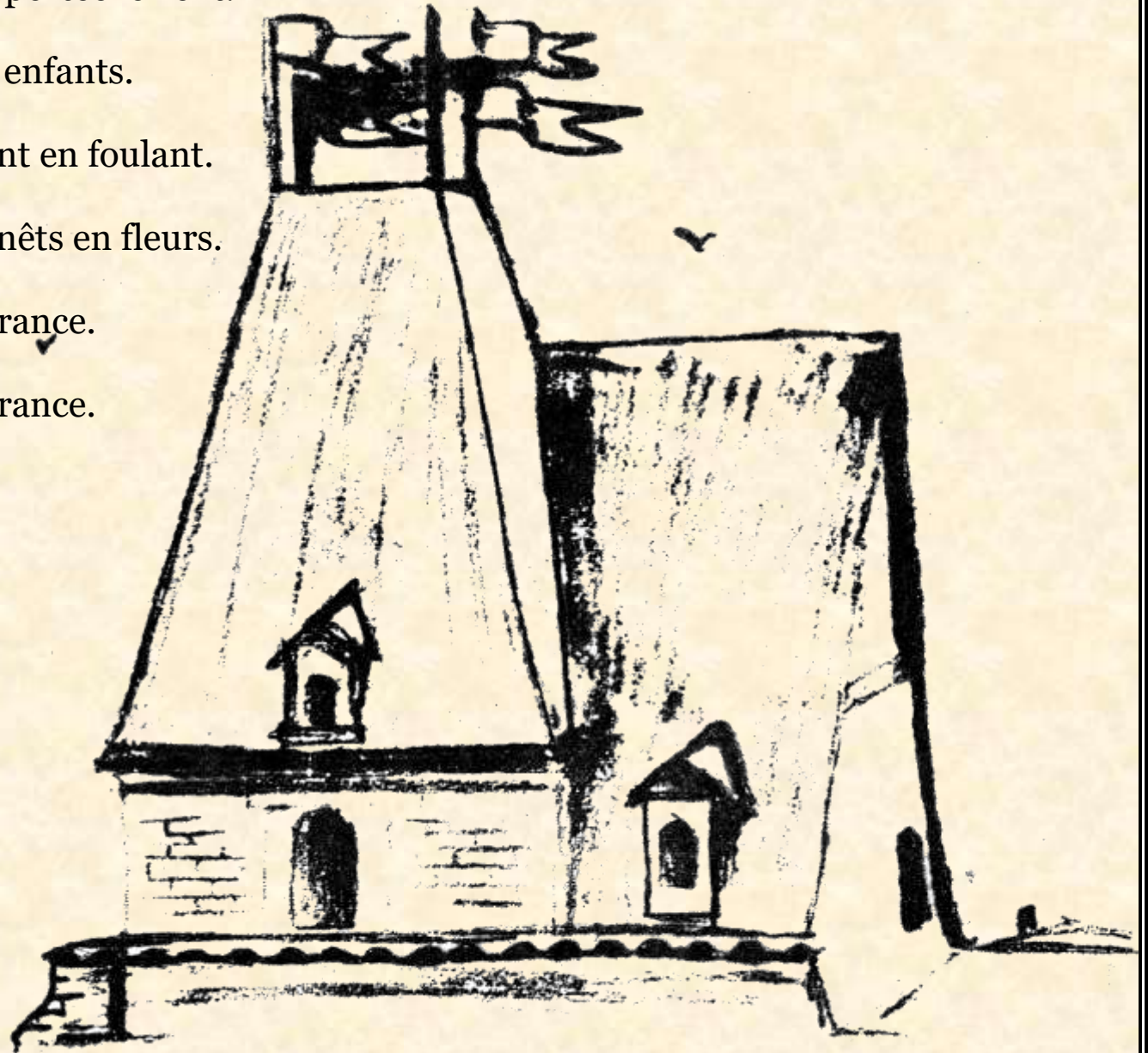
Tout là-haut, la voix d'autres enfants.

Qui se souviennent et chantent en foulant.

Cette terre de géants et de genêts en fleurs.

Cette terre de Vendée et de France.

Cette terre de Vendée et de France.





"Le vieux château de Maupillier se souvient de tous ses enfants, les Maupillier de tous les temps oubliés, désespérés.

Le vieux château de Maupillier fredonne la chanson du temps au Puy du Fou des Maupillier tant d'espoir et d'amitié".

